Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*

Paris : Cerf, 2010, 496 pages

Galia Yanoshevsky

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/2141>

DOI : 10.4000/corpus.2141

ISSN : 1765-3126

Éditeur

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2011

Pagination : 299-305

ISSN : 1638-9808

Référence électronique

Galia Yanoshevsky, « Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français* », *Corpus* [En ligne], 10 | 2011, mis en ligne le 18 juin 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/2141> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corpus.2141>

Raphaël MICHELI — *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*. Paris : Cerf, 2010, 496 pages, 20 €.

Comme son titre l'indique, l'objectif de cet ouvrage est double. D'une part, il s'agit de présenter une synthèse théorique dont la visée est d'explorer l'argumentativité de l'émotion sur la base des acquis de la rhétorique, des théories de l'argumentation, de l'analyse du discours et, de façon plus générale, des sciences du langage. D'autre part, il s'agit d'une étude détaillée de corpus, à savoir les débats parlementaires sur la peine de mort qui ont eu lieu en France en 1791, 1848, 1908 et enfin 1981, débats qui annoncent son abolition. Sous la plume de son auteur, le sujet de la peine de mort – qui continue de nos jours à passionner les esprits créateurs¹ – devient ainsi l'objet d'une étude analytique dénuée de tout sentimentalisme.

En effet, la particularité de cet ouvrage réside dans sa tentative de revoir la question de la peine de mort à travers l'optique du discours. Il ne s'agit pas de porter un jugement de valeur ni de contribuer au débat philosophique sur la question de savoir si l'on peut ôter la vie à une personne qui a commis un crime de sang. Dans la lignée des études descriptives, Micheli entreprend au contraire de montrer l'évolution qu'a subie la manière d'argumenter l'émotion que suscite la peine capitale dans les camps opposés (abolitionnistes et anti-abolitionnistes) à divers moments de l'Histoire de France. Le résultat permet effectivement de dégager et affiner les topiques et les valeurs qui prédominent à différentes périodes – d'une société du spectacle qui s'intéresse principalement à l'efficacité de l'exécution et à ses effets sur la société [débat de 1791], à une société soucieuse de la victime [débat de 1981].

En guise de prolégomènes, la première partie du livre offre une étude exhaustive de la place de l'émotion dans divers cadres théoriques. A la rhétorique classique, Micheli emprunte la notion de « pathos ». Il s'éloigne cependant d'une conception (prévalente dans le versant romain de la rhétorique) qui

¹ Tels Claude Lanzmann, qui consacre le premier chapitre de son autobiographie *Le Lièvre de Patagonie* (Paris, Gallimard, 2009) à la guillotine.

s'intéresse à la force de persuasion des techniques oratoires (pp. 38-40) au profit du présupposé, présent déjà chez Aristote et explicité par Elster, selon lequel les émotions posséderaient des origines ou des antécédents cognitifs (pp. 48-50). Comme il le montre bien, pour éprouver de la pitié l'individu doit entretenir certaines croyances et porter certains jugements à propos d'une situation (p. 50). La conséquence à tirer de cette perspective est que « la rhétorique, lorsqu'elle insiste sur les antécédents cognitifs des émotions, insiste du même coup sur leur *capacités à être argumentées* » (p. 51²), ou, comme l'auteur le dit par la suite : « Si on admet que les émotions impliquent des "différences d'idées et de croyances", on peut penser qu'elles n'échappent pas à l'emprise du débat [...] ; les émotions se verront parfois soumises à des processus de *réfutation* ou de *justification* » (pp. 52-53). La persuasion est désormais comprise comme une opération de « renforcement » des croyances personnelles et du lien au groupe d'appartenance – et par là « elle permet de *renforcer le lien social à l'intérieur d'une communauté de pensée, d'action et de sentiment* » (p. 56).

Si Micheli fait appel aux théories modernes de l'argumentation (cf. Ch. 2), c'est principalement pour montrer les lacunes qui apparaissent dans leurs traitements respectifs de l'émotion. Absente du schéma de Toulmin et étrangère à la rationalité chez Perelman, traitée comme un aspect négatif qui nuit à la rationalité dans l'école de Pragma-dialectique et de façon contextuelle chez Walton, l'émotion devrait, selon Micheli, être étudiée du point de vue de son argumentatibilité et non pas comme un « adjuvant à l'argumentation » (p. 113) : « on peut aussi chercher à argumenter l'émotion elle-même, c'est-à-dire à fonder la légitimité d'une disposition affective » (p. 113). Il s'agira alors pour Micheli d'adopter la perspective ouverte par les travaux de Plantin³ (ch. 3) : si le débat

2 Tous les italiques dans ce compte rendu sont dans l'original.

3 Plantin Christian (2000) « La construction rhétorique des émotions » in Plantin C., Doury M. & Traverso V. (dir.). *Les Émotions dans les interactions*, Arci / Presses Universitaires de Lyon ; Plantin Christian (1998) « Les raisons des émotions », in M. Bondi (dir.), *Forms of argumentative discourse / Per un'analisi linguistica dell'argomentare*, Bologne : CLUEB, pp. 3-50.

parlementaire sur l'abolition de la peine de mort « est aussi un débat sur *ce qu'il convient ou ne convient pas d'éprouver* » (p. 114), aborder les émotions par le biais des raisons que l'on donne à leur appui ou à leur rencontre permet de tracer un parcours cohérent à travers les textes du corpus (*ibid.*). Dans la mesure où les catégories de l'émotion dans les théories existantes s'avèrent insuffisantes, Micheli développe son propre modèle.

C'est le rôle du chapitre suivant (ch. 4) que d'exposer enfin un modèle d'analyse qui permette de rendre compte de la construction argumentative des émotions dans les débats parlementaires. Ce chapitre, qui constitue le cœur du livre, fait le lien entre la réflexion théorique et sa mise en œuvre sur le corpus (p. 153). Il s'agit bien d'un modèle polémique ou interactif, car il permet d'examiner « les diverses manières dont les locuteurs tentent de fonder la légitimité ou, au contraire, l'illégitimité de dispositions affectives, lesquelles peuvent être attribuées aux locuteurs eux-mêmes, à leurs adversaires directs ou à des tiers » (p. 158). Dans ce sens, les catégories proposées par Micheli pour saisir ces processus (émotion : sens *occurrent* et sens *dispositionnel* ; attribution directe et indirecte, *hétéro* / *auto*-attribution de l'émotion), permettent de déceler les types d'arguments émotionnels utilisés par les débatteurs sur la peine de mort. Mais la catégorie la plus pertinente est celle proposée dans la quatrième partie de cette section (p. 167), à savoir le recours aux *topiques*. En effet, l'introduction des *topiques* dans l'analyse des débats de la peine de mort permet de suivre de près le processus par lequel les interlocuteurs fondent en raison ce qu'il convient ou ne convient pas d'éprouver. C'est ce critère particulier qui permet à l'auteur de marquer les différences socio-historiques dans les attitudes adoptées à l'égard de la peine de mort : ce qui est juste pour la société de 1981 (penser à la victime du crime), est complètement absent dans la société française de 1791, de 1884, et se trouve encore à l'état embryonnaire en 1908.

Outre l'aspect diachronique, il y a là un aspect synchronique, car on étudie à chaque fois les éléments contextuels *topiques* qui lient les individus d'une société à un moment

donné de leur histoire. C'est en effet le rapprochement des topiques des différentes époques qui permet à Micheli de se débarrasser des idées convenues, à l'instar de celle, par exemple, qui consisterait à croire que le statut de la victime a toujours fait partie intégrante des débats sur la peine de mort. Ce rapprochement montre que celle-ci n'apparaît que très tardivement. On est alors proche de la pensée de Marc Angenot, qui dans la *Parole pamphlétaire* (1982) essaye de saisir la doxa d'une année (1889) : quoique d'ambition plus modeste (il ne s'agit pas de capter l'ensemble d'une doxa, mais des topiques), le projet de Micheli permet néanmoins de saisir – par la discussion sur la peine de mort – les valeurs fondatrices d'une société à quatre moments différents de son existence. A cet effet, les paramètres opératoires que propose Micheli pour analyser les topiques permettent de passer des critères offerts par les études psychologico-cognitives (comme le modèle d'*appraisal*, en psychologie des émotions) aux « observables discursifs » (p. 172)⁴, selon l'hypothèse que le discours va chercher à rendre saillants certains traits de la situation qu'on tâche d'identifier. Il s'agit non pas de chercher dans le texte des opérations plus profondes de l'esprit, mais de mettre en lumière la *représentation* discursive d'une situation et de sa visée émouvante (p. 178). Par l'intérêt qu'il porte à la représentation discursive d'une situation et de ses topiques, le travail de Micheli constitue une opérationnalisation du principe foucauldien (1969) de *formation discursive* développé par Pêcheux (1990 : 102)⁵ : ici, *mutatis mutandis*, il s'agit de voir comment ce qui est ressenti et doit être ressenti par rapport à la peine capitale est articulé dans le débat parlementaire. Enfin, la série

4 Déjà Plantin et Ungerer signalaient les bénéfices de se fonder sur des travaux de psychologie cognitive pour repérer les paramètres d'évaluation émotionnellement pertinents. Cf. Plantin Christian (1997) « L'argumentation dans l'émotion », *Pratiques* 96 : 81-100 ; Friedrich Ungerer (1997) « Emotions and Emotional Language in English and German New Stories », in S. Niemeier & R. Dirven (dir.), *The Language of Emotions*, Amsterdam-Philadelphie : John Benjamins, pp. 310-311, cités chez Micheli, p. 174.

5 Pêcheux M. (1990) *L'inquiétude du discours*, textes de M. Pêcheux choisis et présentés par D. Maldidier, Paris, Editions des Cendres.

des questions proposées dans la section intitulée « Principaux paramètres topiques » (IV.2.2) permet d'aborder par des questions⁶ les différents débats, et de montrer comment l'accent est mis à chaque nouveau débat sur d'autres valeurs ou topiques. A titre d'exemple et par rapport à la première question, les syntagmes comme « la victime » ou « les proches de la victime » n'acquièrent de véritable consistance topique qu'à partir du débat de 1908, mais uniquement dans le discours des anti-abolitionnistes, alors qu'ils sont pratiquement inexistants lors des deux premiers débats (p. 179). Le sixième paramètre topique permet, dans l'analyse du discours abolitionniste de Robespierre du 30 mai 1791 (p. 253), d'examiner un exemple spectaculaire d'analogie : un accusé que la société condamne est comparé à un enfant devant un homme fait. Cela permet à Robespierre de mobiliser le sentiment d'indignation suscité par ce genre de situation où le puissant s'attaque au faible (p. 183 et pp. 253-260).

Si la première partie offre une synthèse importante des travaux théoriques, c'est surtout dans la deuxième partie que réside l'originalité du travail. Le choix d'aborder un seul genre, à savoir les comptes rendus *écrits* des débats parlementaires (présentés dans le *Moniteur universel*, et – depuis 1848 – dans le *Journal officiel*) est pleinement discuté et argumenté lors du cinquième chapitre. Si ce choix est relativement modeste (il ne s'agit pas, comme chez Angenot, d'aborder tous les discours d'une époque), il reste néanmoins ambitieux dans sa manière de considérer que – contrairement à ce qu'explique Le Quang Sang⁷ – les débats parlementaires ne sont pas uniquement la

6 (1) Quels sont les acteurs de la topique en question ? (2) Quels sont les prédicats associés aux individus représentés ? (3) Quelle est la cause supposée de la situation décrite ? (4) Quelles conséquences le discours prête-t-il à la situation qu'il construit ? (5) Dans quelle mesure le discours présente-t-il des possibilités de contrôle sur la situation qu'il construit ? (6) La situation est-elle construite dans un rapport d'analogie avec d'autres situations émotionnellement pertinentes ? (7) Dans quelle mesure la situation construite par le discours est-elle présentée comme conforme aux valeurs et aux normes du locuteur ou de son groupe de référence ?

7 Le Quang Sang (2001) *La Loi et le Bourreau. La peine de mort en débats*, Paris, L'Harmattan.

« pointe de l'iceberg », mais bien le centre des processus qui régissent les démocraties occidentales (pp. 194-195). C'est donc avec raison que Micheli choisit de traiter ce corpus dont la matérialité discursive est voulue, par ceux qui l'ont produit, aussi (et peut-être surtout) pour la *postérité* (p. 223). Ainsi, les chapitres 6-9 traitent des débats de 1791, 1848, 1908 et 1981 au gré d'une répartition qui se veut à la fois générique (abolitionniste / anti-abolitionniste) et spécifique pour chaque débat, abordant à chaque fois des topiques particulières (comme celle du spectacle de l'exécution pour le débat de 1791, le cadrage de la délibération en 1848 et les sentiments de honte et de culpabilité dans le débat de 1981).

La conclusion du travail montre combien il est nécessaire d'analyser ce qui à une période donnée semble évident. Si les idées reçues d'une époque sont « naturalisées », pour employer le terme utilisé par Jonathan Culler⁸, la tâche d'une analyse minutieuse et diachronique consiste à en défaire l'évidence : on comprend que ce qui semble aller de soi à une période donnée (par exemple, la primauté accordée à la victime dans la société française du vingtième siècle), porte en fait la marque de son temps. Il existe donc des « logiques affectives » historiquement et idéologiquement variables : une « logique » de la peur pour les anti-abolitionnistes de 1791 et une « logique » de la pitié pour leurs successeurs de 1908 et 1981 (p. 458). Par ailleurs, le travail diachronique permet de constater les différences entre les orateurs abolitionnistes et leurs adversaires anti-abolitionnistes. Ainsi, la symétrie des critères argumentatifs fondés sur le calcul d'effets chez les débatteurs de 1791 cède la place, chez les abolitionnistes de 1848, à un questionnement sur la « question du droit » (pp. 468-469) qui a peu en commun avec le pathos déployé dans le débat de 1791. Mais le tournant est pris dans le débat de 1908, où les deux camps privilégient des mises en scène de la souffrance (p. 471), ce qui va préparer, comme l'on a déjà dit, l'émergence massive de la figure de la victime du crime, topique principale du débat de 1981.

8 Jonathan Culler (1975) *Structuralist Poetics: Structuralism, Linguistics and the Study of Literature*, Lonson, Routledge, p. 161.

Comptes rendus

Le travail de Micheli est remarquable dans son organisation ainsi que dans son ampleur. Il couvre tous les aspects de l'articulation de l'émotion et de l'argumentation dans les mondes francophone et anglophone. Dans ce sens, il peut servir de manuel d'introduction à tous les chercheurs et enseignants désireux d'aborder la question de l'émotion en argumentation. Toutefois, ce point fort constitue aussi son talon d'Achille pour les lecteurs qui seraient seulement désireux de comprendre les fonctionnements de l'émotion argumentée dans les débats sur la peine de mort et qui sont obligés de passer par l'exposition de toutes ces théories, y compris celles qui sont jugées inadéquates pour une telle entreprise (à l'instar de la méthode de Charles Bally, pp. 133-138).

L'analyse du corpus, quant à elle, tout en étant très intéressante et facile à suivre grâce au système de numérotation utilisé par l'auteur, reste relativement modeste dans ses ambitions. Il ne s'agit pas, l'auteur y insiste, de tirer des conséquences d'ordre général sur la peine de mort, ni même sur la manière d'argumenter la peine capitale dans des dispositifs autres que le débat parlementaire. Le lecteur, quant à lui, reste un peu sur sa faim. Voilà un bon sujet de recherche : peut-on déceler des constantes dans les débats sur la peine de mort qui ont eu lieu ailleurs ? Existe-il malgré tout des universaux dans ce genre de débat, ou les résultats ne concernent-ils que l'*ethos* républicain français ?

Galia YANOSHEVSKY

Université Bar-Ilan, Ramat-Gan, Israël

Lionel DUFAYE, Lucie GOURNAY — *L'altérité dans les théories de l'énonciation*. Paris / Gap : Ophrys (collection « Langues, langage et textes »), 2010, 194 pages, 20 €.

Le prospectus publicitaire de cet ouvrage collectif annonce que « les éditeurs ont conçu ce recueil comme un outil de travail pour les étudiants et chercheurs en linguistique ». Étonnante conception de l'outil de travail, que celle d'éditeurs scientifiques